

Benoît Agnès

**Arthur Burns et Joanna Innes (eds),
*Rethinking the Age of Reform:
Britain 1780-1850*, Cambridge,
Past and Present Publications,
2003, 346 p. ISBN : 0-521-82394-3.
45,99 livres sterling.**

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Benoît Agnès, « Arthur Burns et Joanna Innes (eds), *Rethinking the Age of Reform: Britain 1780-1850*, Cambridge, Past and Present Publications, 2003, 346 p. ISBN : 0-521-82394-3. 45,99 livres sterling. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 34 | 2007, mis en ligne le 03 novembre 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index1522.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848
<http://rh19.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rh19.revues.org/index1522.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

Jean-Paul Laurens, *La mort de l'empereur Maximilien?* Nelly Archondouloulis-Jaccard en restitue précisément les conditions de production en montrant comment la peinture d'histoire est ici adaptée au « goût social ». La simplicité de la scène, le costume du principal protagoniste disent non le traitement héroïque mais la banalisation bourgeoise de ce qui peut aussi s'apparenter à un fait divers. On le voit, chacun des contributeurs légitime l'intérêt qui semble acquis, mais souvent de façon plus programmatique qu'effective, d'une analyse de l'image qui au même titre que la littérature n'a pas vocation à une approche illustrative.

Sylvie Aprile

Arthur BURNS et Joanna INNES (eds), *Rethinking the Age of Reform: Britain 1780-1850*, Cambridge, Past and Present Publications, 2003, 346 p. ISBN : 0-521-82394-3. 45,99 livres sterling.

L'ouvrage se présente d'emblée comme une mise au point et un renouvellement sur un moment essentiel de l'histoire britannique contemporaine. « L'âge de la Réforme » correspond à une période imprécise, qui comprend au moins le premier XIX^e siècle, et qui se caractérise par un faisceau ou une série d'appels au changement raisonné et par un ensemble de mesures réformatrices, en réponse à certains dysfonctionnements politiques, financiers et institutionnels. Cette époque a pour protagonistes des personnalités comme Lord John Russell ou Earl Grey, et a pour pivot le tournant des années 1830, avec l'émancipation des catholiques (1829) et la réforme parlementaire (*Reform Bill* puis *Reform Act*, 1832). L'historiographie classique est dominée par l'ouvrage éponyme de E.W. Woodward publié il y a plus de quarante ans (*The Age of Reform*, 1962). Celui-ci y insistait largement sur les suites du *Reform Act* dans une perspective centrée sur l'histoire institutionnelle et politique. Les éditeurs et les auteurs de ce recueil adoptent un point de vue différent : ils envisagent « la Réforme comme *aspiration* ». L'apport du livre est à cet égard considérable : il correspond à une mise à jour des problématiques et de l'historiographie sur les aspects classiques de la question de la Réforme, à une mise au jour de perspectives nouvelles sur le sujet, et à une remise en cause des cloisonnements historiographiques.

L'introduction, développée et instructive, appuyée sur une bibliographie étoffée et à jour, fournit un panorama de la question et une mise au point éclairante des problématiques qui lui sont liées. Les éditeurs y affirment leur programme : coordonner l'étude des différents genres d'aspiration à la « Réforme » des années 1780, quand le mot devient un slogan politique, aux années 1830 et 1840, au cours desquelles sont adoptées de nombreuses mesures entraînant des changements sociaux et culturels essentiels. Ils placent le centre de gravité du mouvement autour des années 1820 et 1830, et

s'emploient à construire un récit d'ensemble. Ils s'attachent pour ce faire, rejetant certes tout nominalisme, à porter une attention soutenue aux usages contemporains de la terminologie de la « Réforme ». Comme celle-ci constitue un terme clé, changeant, controversé, incarnant autant d'aspirations qu'il cristallise de craintes, il importe d'en observer les significations et les usages contemporains. Ils entendent par ailleurs, en menant de front l'examen des deux principaux volets de la réforme – institutionnelle, morale –, soulever le problème de leurs rapports et de leurs interactions. Ils souhaitent ainsi contribuer à l'histoire de mouvements réformistes fort divers, mais proches en termes de langage, de pensée et d'acteurs.

La contribution de Joanna Innes établit les usages et les changements des associations et des connotations au sein du champ lexical de la « Réforme » jusqu'en 1830 et au-delà. Les chapitres suivants se concentrent sur l'aspect institutionnel. Philip Harling traite de la réforme budgétaire et administrative après 1815. Michael Lobban se penche sur la pratique et la notion de réforme du droit. Arthur Burns entreprend de revisiter la réforme de l'Église en Angleterre. Ian A. Burney aborde les appels à la réforme des institutions médicales. Tous ces éclairages ont pour trait commun de mettre en avant des manières nouvelles d'envisager ces mouvements réformateurs : à travers leurs principaux fers de lance, certes, mais aussi en soulignant aussi la diversité parfois paradoxale de leurs appuis ; en traçant des lignes de convergence entre des mouvements différents et parfois éloignés, par l'étude précise des langages ; par une attention soutenue aux résistances opposées à ces mouvements, à leurs composantes et à leurs motifs.

Les quatre chapitres suivants explorent des terrains méconnus de la réforme dans les domaines moraux et artistiques. David Turley aborde ainsi le mouvement antiesclavagiste sous un angle novateur, comme un « phénomène double » qui implique à la fois « la mobilisation sur place » et « le changement institutionnel, moral et commercial dans les colonies ». Kathryn Gleadle s'attache, elle, à la question de l'engagement des femmes dans la vie politique réformatrice des années 1840 en suggérant des pistes stimulantes : ainsi de la complexification des liens entre l'assignation d'une identité domestique et l'engagement dans le domaine public. Cependant, l'analyse aurait sans doute gagné à une mise en évidence plus précise, notamment, du lien entre l'adoption dans la sphère domestique de principes réformistes en matière sanitaire et hygiénique, et la politisation des femmes de ce courant. Dans les arts, Jennifer L. Hall-Witt brosse le tableau d'un opéra qui cristallise en des temps de réforme tous les vices attribués à l'aristocratie au pouvoir. Katherine Newey, entre visions parlementaires et théâtrales du changement, tente avec succès de remettre à l'honneur la dimension politique de la production dramaturgique de ce temps. Holger Hoock, pour son analyse des tentatives de réforme des institutions artistiques nationales, considère lui aussi le champ culturel comme un sismographe sensible des variations dans la tectonique de la vie politique.

Enfin, trois contributions ouvrent les horizons géographiques de la réforme britannique. Avec le cas des mouvements autonomes, concurrents et complémentaires qui ont émergé en Irlande même, Jennifer Ridden invite à repenser cette réforme en considérant moins son unité que sa diversité. Miles Taylor investit avec bonheur les considérations impériales qui pèsent sur les débats autour du *Reform Bill*. Enfin, Jonathan Sperber fait preuve d'une audace à saluer lorsqu'il tente de comparer à grands traits les buts, les moteurs, les procédés et les résultats de la réforme en Grande-Bretagne et en Europe continentale. Son entreprise gagnerait du reste à être poursuivie pour saisir avec finesse, à des échelles similaires, les différences évidentes autant que les analogies qui ne sauraient manquer d'apparaître entre des nations dont les « cultures politiques » perdent à être l'objet de pétitions de principe ou d'une ossification forcée.

Aussi doit-on savoir gré à cette collection d'essais, dont les extensions thématiques, problématiques et géographiques sont autant de renouvellements historiographiques, de livrer avec un bel ensemble moins des récits constitués que des pistes sûres pour des études à venir.

Benoît Agnès

Vincent BOURDEAU, François JARRIGE et Julien VINCENT, *Les Luddites. Bris de machine, économie politique et histoire*, Maisons-Alfort, Éditions Ère, 2006, 160 p. ISBN 2-915453-11-X, 15 euros.

« Luddisme » et « luddites » sont les noms attachés à une série de perturbations mystérieuses qui se déroulèrent en Angleterre en 1811-1812 et connurent des résurgences sporadiques dans les années suivantes. Elles se déroulèrent dans trois des principales zones industrielles de l'époque : le district de la bonneterie dans les Midlands, le district de la laine dans le West Riding du Yorkshire, et le district du coton du sud du Lancashire et du nord-est du Cheshire. Comme ces événements consistaient fondamentalement en des attaques contre les machines, ces noms devinrent les termes génériques pour qualifier, en Grande-Bretagne et ailleurs, la résistance des ouvriers aux nouvelles machines, avec une nuance le plus souvent péjorative : le luddisme et les luddites apparaissent comme des ennemis du progrès technique. Au cours des dernières décennies pourtant, un regard positif et empathique sur les luddites s'est développé parmi certains groupes marginaux hostiles aux effets matériels désastreux, d'une technologie en mutation constante, vouée tout entière au profit et nocive pour l'environnement, ainsi qu'à l'aliénation et à la déshumanisation qui lui sont dues. Il y a donc de nouveau des groupes se proclamant « luddites » ou « néo-luddites ».

Au XIX^e siècle, les luddites inquiétaient à cause de leur violence, de l'ampleur de leurs actions et de leur potentialité insurrectionnelle. Mais dès que